

A Bombay, les régionalistes d'extrême droite entretiennent l'intolérance

Les défenseurs de l'« identité » du Maharashtra terrorisent les migrants et intimident Bollywood

Reportage

Bombay (Inde)
Envoyé spécial

Vitres brisées, meubles renversés, ordinateurs endommagés. L'incident dont le siège du Bureau de censure indien a été le théâtre, le 14 novembre, à Bombay, n'a pas fait grand bruit en Inde. Est-ce la lassitude ? L'usure face à la fréquence de ce type d'opérations commandos ? Les nervis qui ont saccagé ce jour-là le haut lieu de la supervision de l'industrie cinématographique en Inde – particulièrement emblématique à Bombay où scintille Bollywood – sont affiliés à une formation régionaliste d'extrême droite, l'Armée de renaissance du Maharashtra (Maharashtra Navnirman Sena, MNS).

Les gros bras étaient venus protester contre ce qui est à leurs yeux inacceptable : l'organe de censure du cinéma, dominé par les hindiphones, ne compte dans ses rangs aucun locuteur du marathi, la langue de l'Etat du Maharashtra, dont Bombay est la capitale.

Le MNS milite haut et fort pour la « restauration de la fierté du marathi » et la « défense des traditions du Maharashtra », explique Anil Shidore, secrétaire général du mouvement pour l'Etat du Maharashtra : « Notre langue fait l'objet d'une discrimination au sein de ce bureau de censure, ajoute-t-il pour justifier l'incident. Nous avons mis en garde les autorités. Nous n'avons pas été entendus. Nos militants ont perdu patience. »

L'activisme identitaire autour de l'usage du marathi à Bombay illustre les tensions récurrentes qui agitent toujours l'Inde autour de son hétérogénéité culturelle. Fort d'une population d'1,1 milliard d'habitants, le pays compte 234 langues de plus de 10 000 locuteurs. Dans les années 1950, l'architecture fédérale a été redessinée afin d'épouser les frontières des grandes zones linguistiques. Ainsi est né en 1960, dans l'ouest du pays, l'Etat du Maharashtra – « patrie » des usagers du marathi – fruit de combats d'un puissant mouvement régionaliste.

Une fois la victoire acquise, ce regroupement s'est démobilité, mais une nouvelle formation, l'Armée de Shivaji (Shiv Sena) créée en 1966, a continué à s'agiter autour de la « culture » à préserver du Maharashtra. Après s'en être pris aux Indiens du Sud, accusés d'avoir mis la main sur Bombay, le Shiv Sena a embrassé la rhétorique antimusulmane de l'extrême droite hindoue. Son dirigeant, Bal Thackeray, caricaturiste de presse deve-



Raj Thackeray, dirigeant du Maharashtra Navnirman Sena (MNS), au milieu de ses partisans à Bombay, a bâti la popularité de son parti sur des idées xénophobes. RAJANISH KAKADE/AP

nu tribun populiste, aura incarné pendant près de trente ans ce raidissement identitaire de Bombay, rebaptisé du nom autochtone de Mumbai en 1996. Mais, dix ans plus tard, une querelle dynastique au sein de la famille Thackeray fait exploser le mouvement. Raj Thackeray – le neveu de Bal – fait sécession et fonde le MNS.

Au-delà des disputes personnelles, le fonds de commerce des deux partis ne diffère guère : la xénophobie régionale capitalisant sur les chocs culturels induits par

Des nervis bastonnent régulièrement les migrants du Nord, chauffeurs de taxi ou petits commerçants, au nom de la « préférence » régionale

l'affirmation de la ville comme capitale économique de l'Inde. « Dès que Bombay est devenue une métropole, la question de la langue locale s'est posée et le Shiv Sena l'a exploitée », decode Pushpa Bhawe, universitaire et militante marquée à gauche.

Les migrants ont toujours été une cible facile. Si l'oncle (Bal) a d'abord visé les Indiens du Sud, le neveu (Raj) s'en est ensuite pris aux Indiens du Nord, notamment les nouveaux venus en provenance des Etats pauvres de l'Uttar Pra-

desh et du Bihar. Ces derniers sont accusés de voler le travail des locaux ou de bafouer le marathi au profit de l'hindi, la langue de l'Inde du Nord.

« La plupart sont des migrants illégaux, justifie Anil Shidore, le secrétaire général du MNS. Non seulement ils ignorent la langue marathi, mais en plus ils exercent une pression à la baisse des salaires. Les habitants de Mumbai en sont victimes. »

« La Constitution indienne prévoit certes la liberté de circulation à travers le pays, renchérit Rahul Narvekar, le porte-parole du Shiv Sena. Mais ce principe ne doit pas s'exercer au détriment de l'ethnie de tel ou tel Etat. Il faut que chaque Etat de la fédération puisse accorder la préférence à sa population locale. »

Avec le temps, la diffusion de cette idéologie a produit un inquiétant climat d'intolérance. Le MNS envoie régulièrement ses nervis bastonner les migrants d'Inde du Nord, chauffeurs de taxi ou petits commerçants, au nom de la « préférence régionale ». A l'université ou à Bollywood, des brigades de « police culturelle » autoproclamées empoisonnent l'atmosphère. Les exemples abondent.

En 2008, le MNS a déclenché une campagne contre le film *Wake up Sid*, une gentille comédie urbaine dont les personnages évoquaient la ville en la nommant Bombay. Face à l'agitation, le réalisateur Karan Johar est allé s'excuser patement au domicile de Raj Thackeray.

En 2010, c'est le Shiv Sena de

l'oncle, Bal Thackeray, qui est passé à l'offensive en ciblant le roman du Canadien d'origine indienne Rohinton Mistry, *Such a long journey* (Un si long voyage, Albin Michel, 2001) qui venait d'être mis au programme de l'université de la ville. Ayant pour décor Bombay, le livre, publié près de vingt ans plus tôt, contient des références peu amènes aux militants locaux du Shiv Sena. Le roman fut brûlé lors d'autodafés, et la direction de l'université, cédant à l'intimidation, retira l'ouvrage de son programme. Ce genre d'incidents cadre mal avec l'image à l'étranger d'un Bombay libéral et cosmopolite.

Ainsi ce régionalisme musclé s'est-il imposé au sein d'une population locale parfois désarçonnée par le grand maelström dans lequel la mégapole s'est trouvée aspirée. Une telle crispation durera-t-elle ? Certains optimistes veulent croire que cette « politique de l'identité », après avoir atteint son pic dans les années 1990, est en train de s'essouffler à Bombay comme partout ailleurs en Inde.

« On est en train de changer d'ère, souligne Yuvraj Mohite, journaliste au quotidien marathi *Mahanagar* et activiste anti-Shiv Sena. La question du développement supplante celle de l'identité. Les jeunes rechignent désormais à se lancer dans des émeutes au nom de la langue, de l'ethnie ou de la religion. » Mais, ajoute-t-il, le problème est que « les dirigeants de ces formations continuent d'attiser le feu, car c'est la source de leur influence ». ■

FRÉDÉRIC BOBIN